

Le sourire dissident

Le romancier algérien est la bête noire du pouvoir autant que des religieux. Il s'en amuse plus qu'il ne s'en inquiète, et écrit de plus belle. En témoigne « Le Train d'Erlingen », avec lequel il achève un long cycle consacré à l'islamisme

NICOLAS WEILL

Quand on converse avec l'écrivain algérien Boualem Sansal, à la fois lauréat du prestigieux Prix de la paix des libraires allemands (2011) et, selon son expression, « tête de Turc » de la presse officielle dans son pays, on comprend un peu mieux ce que signifie l'esprit de dissidence. Son art certain de la provocation tranquille crée un tollé à chacune de ses interventions. Sa récente dénonciation, dans une émission d'Arte (« 28 minutes », le 3 septembre), des conditions imposées par le gouvernement algérien aux migrants, traqués et expédiés sans ménagement en direction des dangereuses frontières du Mali ou du Niger, lui a valu un : « Boualem Sansal compare l'expulsion des migrants à la rafle du Vel' d'Hiv » de certains journaux algériens scandalisés. « Les petits camarades qui [le] guettent jour et nuit » ne le manquent jamais ; « Ma réputation d'antialgérien, antiarabe, antiislam en sort grandie », conclut-il, amusé de l'incident.

« Quand je vais autour des mosquées dans les banlieues françaises, j'ai vraiment l'impression de rencontrer des personnes dans un état second »

Modeste sans affectation, il paraît toujours s'étonner des réactions, positives ou négatives, qu'il suscite. « Les intellectuels, universitaires, prof de lettres, journalistes qui restent encore en Algérie ne m'aiment pas beaucoup ; car dans cette

couche-là, produite par le système, le nationalisme demeure dans la ligne. Je suis un peu leur souffre-douleur. » Et cette hostilité n'a pas l'air de l'émouvoir. Il se refuse, lui, à l'exil, se satisfaisant de son petit îlot préservé de Boumerdès, à une cinquantaine de kilomètres d'Alger, ville-campus vouée aux universitaires et aux étudiants, une société qu'il qualifie de « plutôt bobo ». Hors de ce lieu d'origine, son écriture n'aurait plus aucun sens, juge-t-il.

Lorsqu'il s'aventure hors de ce territoire, les choses risquent souvent de mal tourner. Ainsi, en 2012, de sa visite au Festival international des écrivains, à Jérusalem, à l'issue de laquelle il s'est payé le luxe de déclarer qu'« il est revenu riche et heureux » d'Israël. « Les gens demandaient que je sois arrêté et condamné à mort. Le président du Conseil national des droits de l'homme algérien a proposé de ne pas aller trop loin et simplement... de me déchoir de ma nationalité et de m'expulser.

Une promesse de cohérence

ON NE DOIT PAS SE LAISSER DÉROUTER ni rebuter par l'atmosphère un peu artificielle qui imprègne les débuts du *Train d'Erlingen*. Ce qui est d'abord présenté comme un récit sur les attentats du 13 novembre 2015 se transforme immédiatement en roman dans le roman et prend pour cadre inattendu, dans la première partie, une Allemagne d'anticipation. Erlingen, une petite ville de province bavaroise, se voit cernée par des ennemis mystérieux et abandonnée à son sort par les pouvoirs centraux. Ces derniers font mine d'offrir aux assiégés un train afin de les évacuer, sans se préoccuper des quelques velléités de résistance. L'action est commentée par l'héritière d'une grande fortune industrielle, Ute Von Ebert, qui la consigne dans des lettres à sa fille, Hannah, réfugiée à Londres.

Boualem Sansal redonne ici vie et fraîcheur au genre délaissé du roman épistolaire, en une sorte de clin d'œil aux

Lumières. Peu à peu, on s'aperçoit que cette affaire allemande se réduit à un projet de roman inachevé, laissé par Elisabeth Potier, blessée à mort dans le métro parisien par des agresseurs islamistes. Sa fille, vivant elle aussi à Londres, protagoniste de la deuxième partie, est chargée de le publier. Elle préfère laisser le manuscrit en l'état, avec sa narration éclatée et des « notes de lecture », comme une invite à reconstituer nous-mêmes ce texte en forme de poupée gigogne, aussi désagrégé que notre présent.

On s'attelle à la tâche avec bonheur, aidé par l'humour d'un auteur qui, grâce à la littérature, offre à une société algérienne aussi clivée que le furent la France et l'Allemagne, une promesse de cohérence et, qui sait ?, de réconciliation. ■ N. W.

LE TRAIN D'ERLINGEN OU LA MÉTAMORPHOSE DE DIEU, de Boualem Sansal, Gallimard, 248 p., 20 €.

Parcours

1949 Boualem Sansal naît à Teniet El-Had (Algérie).

1973 Service militaire près de Sétif, où il apprend l'existence d'un ancien nazi réfugié dans la région (thème du futur *Village de l'Allemand*, Gallimard, 2008).

2012 Lauréat du Prix du roman arabe.

2015 2084. *La Fin du monde* (Gallimard), Grand Prix du roman de l'Académie française.

C'était très gentil de sa part. » Parce qu'il critique l'islamisme qui, dit-il, « comme un gaz occupe toute la place », il se voit régulièrement traité de « harki, d'agent du Mossad, de la France, de ceci, de cela », d'un bord de la Méditerranée à l'autre. Mais dans l'atmosphère algérienne alourdie par la maladie du président Abdelaziz Bouteflika, les fluctuations du cours du pétrole et le retour du choléra, « mes petites frasques passent inaperçues », ironise-t-il. La littérature l'aide à tirer, des situations les plus intenable et tragiques, un côté farcesque qui les rend accessibles.

Quel terreau lointain a transformé en écrivain mal vu chez lui mais mondialement célèbre cet ingénieur éduqué à la française puis haut fonctionnaire (il eut le titre de directeur général de l'industrie et de la restructuration jusqu'à ce qu'il soit démis de toutes ses fonctions, en 2003) ? Boualem Sansal le situe dans les premières années « exubérantes » de l'indépendance (1962), alors que déferle sur l'Algérie fraîchement décolonisée une armée pacifique de coopérants, de professeurs, d'hommes et de femmes de gauche, venus de l'ex-métropole ou d'ailleurs, ceux qu'on a nommés les « pieds rouges », afin d'accompagner les premiers pas de la « révolution socialiste algérienne ». Le coup d'Etat du colonel Houari Boumediène (1965) et la dictature militaire qui s'ensuit mettent fin à l'effervescence.

Ces événements inspirent au jeune Sansal, alors étudiant à l'École polytechnique d'Alger, un sentiment de révolte qui ne le quittera pas. Nourri de Camus, de Nietzsche, de Kafka, il tombe, chez un bouquiniste, sur un petit ouvrage qui résume en cent pages la vie du philosophe américain Henry David Thoreau (1817-1862), un des précurseurs de l'écologie. A l'époque, Boualem Sansal croit qu'il s'agit d'une sorte de Robinson Crusoë bis, d'un être de fiction. Il ne va pas tarder à dévorer son livre *La Désobéissance civile* (1849) et à l'appliquer à son monde.

La désillusion et les horreurs de la guerre civile des années 1990 inspirent son premier roman, *Le Serment des barbares* (1999), dont le manuscrit arrive par la poste sur le bureau de Jean-Marie Lacleetine, qui sera son éditeur chez Gallimard. Depuis, Boualem Sansal a consacré des milliers de pages d'essais et de fictions à dénoncer l'emprise de l'islamisme. Son nouveau roman, *Le Train*

EXTRAIT

« Mais pourquoi bon sang ? Les psychiatres se poseront la question. Ils parleront du faible qui s'identifie au fort, la petite prof de banlieue condamnée comme chacun au silence par un système construit sur l'endoctrinement, la peur et la soumission, agressée humiliée par des malfrats de bas étages, qui pour se sauver de l'humiliation se coule dans une sorte de Jeanne d'Arc magnifiée, en l'occurrence Ute, la reine, l'héritière d'une puissante dynastie mondialisée qui parle haut et fort, nomme les choses par leurs noms, interpelle les marionnettes qui gouvernent ces petits peuples endormis, renvoie les clercs à leur insignifiance, impose sa volonté à tous. On se métamorphose en rêve en super-héros pour rompre le cercle de l'écrasement et de la mort, c'est bien ainsi que l'on survit à ses humiliations. »

LE TRAIN D'ERLINGEN, PAGE 179

d'Erlingen, s'inscrit encore dans cette veine, même si l'écrivain assure qu'il sera le dernier du genre et que, désormais, il va se consacrer à Abraham, le fondateur du monothéisme.

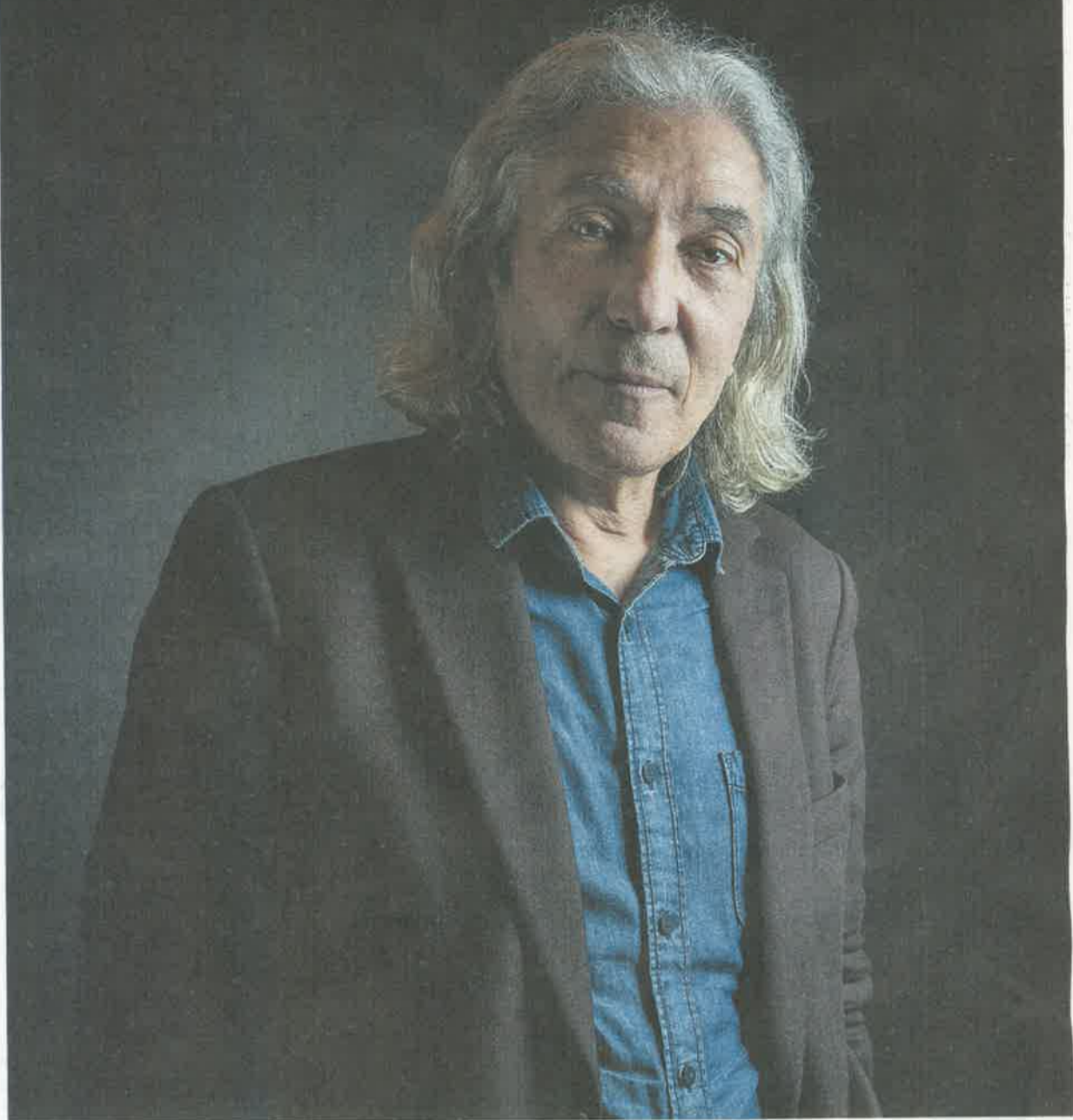
En attendant, il continue à arpenter les cafés, les quartiers tombés sous la coupe des « Serviteurs » – nom générique qu'il accole à ses cibles salafistes. « Quand je vais autour des mosquées dans les banlieues françaises, confie-t-il, j'ai vraiment l'impression de rencontrer des personnes dans un état second. Elles marchent en récitant des versets truc ou machin, ne disent pas un mot sans ajouter "Inch' Allah" et réagissent comme des drogués en entendant psalmodier un verset du Coran, même si elles n'y comprennent rien. » Comment proposer un horizon alternatif aux jeunes « obnubilés » par l'islam,

dès lors que la démocratie, devenue une affaire juridique, ne saurait les alimenter en rêve ou en utopie, à la façon dont elle a naguère nourri l'espérance des emmurés dans les ex-pays de l'Est ? Il s'interroge sans trouver de réponse.

Que réplique Sansal à ses détracteurs, qui lui reprochent d'entériner les fantasmes d'une extrême droite ayant le vent en poupe ? Son propos ne vient-il pas conforter un discours populiste focalisé sur l'islam ? Il affirme avoir conscience du risque de récupération. « Mais doit-on édulcorer la réalité pour autant ? Ou prétendre, comme [le démographe] Emmanuel Todd, qu'"on n'a aucun problème avec l'islam", que la société arabo-musulmane évolue, qu'elle a accompli sa transition démographique [la baisse du taux de natalité] ? En Algérie, depuis la réislamisation, ou dans les banlieues françaises islamisées, tous les records de naissance ont au contraire été fracassés. On est reparti non pas à la hausse mais à la verticale ! » Il compte sur l'intelligence de ses lecteurs pour faire la part des choses et puiser dans son œuvre un autre discours sur la morale et la démocratie, ou une critique du capitalisme.

Avec *Le Train d'Erlingen*, dont tous les personnages sont des femmes, Boualem Sansal entend combattre une oppression de plus, masculine, celle-là. Des femmes énergiques et dominantes ont d'ailleurs peuplé son enfance tout comme ses romans, parsemés de références autobiographiques, à l'image de sa grand-mère Saada Kouadri, transfigurée en Lalla Sadia, la charismatique tenancière de bordel de *Rue Darwin* (Gallimard, 2011).

La métamorphose, telle que Kafka l'a imaginée avec le personnage de Gregor Samsa, lui semble désormais la métaphore adéquate pour une société où les mutations idéologiques s'opèrent de manière de plus en plus brutale et imprévisible. « Par exemple, l'islamisme actuel n'a rien à voir avec celui d'il y a un an. Les systèmes de pensée se brisent en mille morceaux. Nous sommes tous comme la sœur de Gregor Samsa : on se réveille, on ouvre la porte de la chambre à coucher et on découvre un gigantesque cafard. La sœur continue à prendre soin du monstre, car pour elle, c'est encore son frère. » Comme si l'appel à la fraternité, ou mieux à la sororité, même avec le monstrueux, formait, plus que la lutte, le fond de son message. ■



PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE